

Emmanuelle Borne

À Tokyo, il y a Sahara

Un mois après mon arrivée à Tokyo, je trouve un emploi : l'ambassadrice du Mali m'a embauchée pour traduire journaux et articles politiques et économiques anglais en français.

Dès cet instant, je ne suis plus seulement l'étrangère occidentale qui s'efforce de comprendre les us et coutumes japonais. Je deviens tour à tour actrice et observatrice (si tant sont possibles de remplir ces deux rôles à la fois) de la confrontation non pas de deux cultures différentes mais d'une multitude de « façons d'être au monde » en un lieu unique : ce bureau de 20 m² qui sera mon lieu de travail pendant six mois.

Résumons : de nationalité française, née et ayant vécu la plus grande partie de ma vie en Grèce, je suis chargée de faire valoir ma connaissance de la langue anglaise auprès d'une imposante Africaine de confession musulmane, pratiquante, travaillant quotidiennement aux côtés de deux secrétaires japonaises, Akiko et Izumi, que leur intérêt pour la langue française et pour la culture africaine a menées jusqu'ici.

La diversité culturelle est à l'honneur, me dira-t-on. Mais encore ? Cette diversité est-elle choc culturel, apprentissage culturel, conflit culturel, métissage culturel, intégration culturelle ?

À quelle culture suis-je réellement confrontée ? Quelle est celle que je dois adopter ? Ou respecter ? Ou simplement comprendre ? Ou plus humblement observer ?

Le devoir d'abord : adopter les horaires de travail en vigueur à l'ambassade. Arriver à dix heures le matin. « Les Japonais commencent bien trop tôt ». Ces horaires sont visiblement ceux que mon employeur pratiquait au Mali. Faire l'impasse sur les jours de congé : « bien trop nombreux au Japon » (sachant que les vacances y sont réduites à dix jours par an).

Le respect ensuite : ne pas importuner l'ambassadrice durant les heures de prière. Le respect réciproque : j'ai droit à un congé durant la période de Noël, alors que l'ambassadrice, Akiko et Izumi continuent de travailler.

La découverte aussi : malgré le froid de l'hiver tokyoïte auquel l'ambassadrice n'est pas habituée, elle porte tous les jours son traditionnel boubou... Étoffes colorées qui viennent égayer un quotidien plutôt routinier. Je retiendrai surtout le magnifique drapé d'un boubou doré, je retiendrai aussi les photos de Bamako qui ornaient les murs de cette typique maison tokyoïte qui servait d'adresse à l'ambassade.

Comprendre : sous cet aspect coloré, l'Ambassadrice est une femme intransigeante... comprendre qu'au Mali peu de femmes accèdent à de tels postes, d'où cette intransigeance. Comprendre Akiko et Izumi. L'une dont le comportement faisait parfois écho à des préjugés : acquiescer alors qu'elle ne comprend pas, se livrer si peu... L'autre plus représentative de la femme japonaise moderne : émancipée, chaleureuse, ayant voyagé.

Observer enfin, surtout. Observer Akiko et Izumi, leur persévérance dans l'apprentissage de la langue française, répondre à leurs questions tout en appréhendant ces questions comme des réponses à mes propres interrogations, observer les échanges entre elles et l'ambassadrice, entre ces femmes si différentes unies par la volonté du travail bien fait.

Quelle est la culture à laquelle je m'identifie ? Quelle est celle qui me définit aux yeux des autres ? J'ai dû être irréductiblement occidentale pendant ces six mois... plutôt grecque quand je ponctuais mes phrases d'amples gestes illustreurs... très française sûrement par mon franc parlé... et puis je faisais tous les jours appel non pas simplement à un anglais « lu, écrit et parlé » mais surtout à une langue qui, comme le français et le grec, me renvoie à mon enfance... ce qui m'a valu de traduire certains textes dans un anglais peut-être trop familier parfois.

Au départ je ne distingue rien de ce melting-pot. J'espère que l'issue de cette diversité culturelle sera un certain métissage culturel.

Le respect sera toujours à l'ordre du jour au sein de l'ambassade ; il n'y aura jamais négation d'une réalité culturelle par les autres mais les frontières persisteront. Nous travaillerons en harmonie mais il y aura toujours l'occidentale, les Japonaises, la Malienne... Pensais-je naïvement que six mois suffiraient pour que surgissent des influences réciproques ? Peut-être... peut-être n'en a-t-il rien été mais peut-être aussi que certains échanges résonnent encore en chacune de nous.

Comment définir cette expérience ? Celle de la découverte et de la rencontre ? Sûrement. Celle de l'intégration ? En tout cas de l'effort d'intégration. Celle du choc culturel ? Oui en ce sens que certaines questions sont toujours irrésolues...

Au départ je ne distingue rien de ce melting-pot et aujourd'hui non plus. Et ce avec bonheur parfois, d'autres avec regret. Qu'ai-je réellement retenu de mon passage à l'ambassade du Mali à Tokyo ? Expérience de diversité culturelle, d'immensité culturelle... jungle ou désert ? Je ne sais toujours pas.

Je me dis surtout que je ne veux rien dénouer... je laisserais le temps faire son œuvre pour moi... en tout cas, il y a un visage que je n'ai pas oublié : celui de la petite fille à laquelle Izumi a donné naissance quelque temps avant mon arrivée à l'ambassade et qu'elle emmenait souvent au bureau... cette petite fille aux yeux noirs en amandes si souriants lorsqu'on appelait son nom, qu'elle partage avec l'endroit d'où est originaire son père : Sahara... Sahala lorsqu'on le prononce comme Izumi.